

Marie Maurincomme

« Comment ça m'écrit * ? »

Quand Marie-José Latour m'a proposé de participer à cet après-midi de travail autour du thème « Des maux et des lettres », en partant de ma clinique auprès d'enfants, j'ai eu un premier temps d'hésitation. Je ne pensais à personne dans ma pratique clinique se servant de l'écriture et qui aurait pu inspirer mon travail. En effet, je reçois au sein d'une institution des enfants atteints de « troubles du comportement et des apprentissages ». Les symptômes se manifestent souvent autour de l'écriture, non pas comme moyen de soutenir et de dire, mais bien plutôt comme empêchement, impossible, ratage.

C'est alors qu'une petite fille que je recevais depuis quelques semaines m'a tendu une peinture qu'elle venait de faire pendant sa séance. Voulant que je l'aide à y inscrire son prénom, elle m'a demandé : « Comment ça m'écrit ? » Elle avait réussi à me faire entendre autrement la tâche qui m'incombait de travailler sur cette question de l'écriture. Dans cette phrase bien énigmatique, elle me faisait entendre que sa production, ce dessin, c'était elle, et en même temps elle me demandait de l'aide, position radicalement différente du premier moment où je l'ai reçue. J'ai choisi d'évoquer ce moment de bascule dans sa cure, témoignage que le travail d'analyste dans une institution requiert bien une écoute particulière des sujets qu'il reçoit.

Quand Olivia arrive dans l'institution, elle présente des troubles massifs de la personnalité qui inquiètent beaucoup l'équipe et notamment l'équipe enseignante, qui se trouve dans l'incapacité de lui proposer un temps scolaire adapté. Quant à son père, il se trouve plutôt dans une place de forçage, réduisant les troubles de sa fille à des « caprices » et nous demandant donc de ne pas céder et de la faire obéir.

* Intervention à l'après-midi de travail du pôle 8 de l'PFCL, « Des maux et des lettres », Tarbes, le 25 septembre 2010.

Quand je rencontre Olivia, elle est complètement perdue. Quand elle parle, les mots se bousculent, s'emboîtent, s'enchaînent dans une métonymie sans fin. On a beaucoup de mal à la comprendre. Elle ne s'adresse d'ailleurs à personne en particulier, son flot de paroles ne trouve pas d'adresse et se perd dans les autres, enfants ou adultes qui l'entourent.

Son rapport au corps est aussi très problématique : elle nous fonce dedans, ne voyant pas les limites de son corps propre, tombe tout le temps, ou se cogne, pleure et reste inconsolable, mange sans limite. Aucune coupure n'existe, elle est prise, offerte comme objet à la jouissance de l'Autre.

Elle lance une phrase en ritournelle à chaque adulte qui s'occupe d'elle et particulièrement à moi : « Quand est-ce que tu me prends ? », question posée parfois même lorsque je la raccompagne de son rendez-vous avec moi vers le groupe d'enfants auquel elle est rattachée. Aucun repère donc, mais une plainte lancée, comme un gémissement, qui ne trouve pas à se loger.

Je lui fais une offre de parole, en faisant le pari qu'une écoute particulière peut l'aider à trouver une certaine orientation dans tout ce désordre présenté. Ce pari repose en partie sur le fait que mon offre va lui permettre justement de transformer son cri en une adresse. Je lui propose donc de venir plusieurs fois par semaine pendant des temps de récréation, temps vides pendant lesquels son errance est particulièrement prononcée. La recevoir plusieurs fois permet de l'accompagner dans un repérage temporel qui lui fait cruellement défaut, de scander les séances et de l'assurer de ma présence, le plus régulièrement possible.

Les premiers mois de nos rencontres sont marqués par ses irruptions soudaines dans mon bureau, sur différents modes : soit elle cherche la personne avec qui elle a rendez-vous (orthophoniste, psychomotricienne ou moi-même), ne sachant pas s'y repérer bien que les éducateurs lui aient précisé les choses, soit pour trouver refuge lors d'« agressions » d'autres enfants dans l'institution, soit encore pour vérifier ma présence, et donc ma non-disparition.

Quand elle me rencontre, elle choisit, à chaque fois, de peindre. Elle prend toujours une grande feuille qu'elle remplit d'une couleur. Pas de forme, pas de blanc, tout est recouvert. Ensuite elle signe son

dessin en formant un semblant de lettres agglutinées qui marquent son prénom. Je lui fais remarquer à plusieurs reprises qu'il est difficile de reconnaître son prénom dans ce magma et qu'il faudrait organiser les lettres pour pouvoir s'y repérer.

De même, quand elle raconte un événement la concernant, on ne sait jamais si c'est d'elle ou de l'autre qu'il s'agit, tant sa parole est confuse et ponctuée de transitivisme. Mes interventions n'ont pas de prise dans ce premier temps de rencontre.

Il a fallu que réellement je m'absente de l'institution pour raisons de santé pour que les choses prennent une tout autre tournure. À mon retour, Olivia m'interroge sur les raisons de mon absence ; elle a beaucoup pleuré. Elle s'inquiète de savoir si je reste « pour de bon » ou si je vais devoir m'absenter de nouveau.

J'accueille ses craintes et je les mets en lien avec un événement réel pour elle, le départ de sa mère, déchue de ses droits parentaux, dont Olivia n'a plus entendu parler depuis des années. Le symbolique lui faisant défaut, absence équivaut à disparition, et la permanence de l'objet paraît inconcevable.

Dans le même temps lui est proposé ainsi qu'à sa famille un séjour en internat. Après mon absence, il s'agit donc d'un deuxième temps de séparation réelle pour elle, temps qu'elle va mettre au travail dans ses séances et qui va avoir un effet.

Elle va introduire progressivement un jeu de cache-cache dans mon bureau. Alors que jusque-là elle s'écroulait si elle n'était pas soutenue par mon regard, elle peut maintenant supporter de ne plus être regardée, et s'amuse même à se soustraire à mon regard, pour rire aux éclats quand je la trouve.

Dans ces premiers moments de battements signifiants, je repère la façon dont elle va se saisir de l'écriture, au sens non pas symbolique, mais du premier pas vers l'écriture : la trace.

La peinture ne remplit plus toute la feuille. Des trous apparaissent, accompagnés de signifiants : « Un arc-en-ciel, une maison, des nuages... » Il n'y a pas de forme particulière, mais ce qui me frappe alors, c'est l'inscription de ces signifiants dans le « moins », le vide laissé par le pinceau. La trace se définit aussi bien dans la marque que dans l'espace évidé.

Elle me demande alors de l'aider à écrire son prénom avec un modèle, qu'elle s'applique à reproduire, pour remplir le tableau blanc de mon bureau.

Les choses commencent à s'ordonner pour elle. Elle est beaucoup moins envahie par une jouissance qui la déborde. Elle peut dire *je* et ne plus parler d'elle à la troisième personne. Elle advient comme sujet et n'est plus seulement engloutie dans l'Autre. Elle peut partir seule de mon bureau : « Je suis grande maintenant », me dit-elle. Elle ne me demande plus : « Est-ce que tu me prends ? » mais bien : « Je t'ai aujourd'hui ? », signe d'un changement radical de position.

Elle construit à présent un livre « pour [l]'aider le soir à l'inter-nat ». Il est constitué de feuilles blanches agrafées les unes aux autres où figure son prénom en guise de titre.

Alors, « comment ça m'écrit ? », qu'elle m'adresse lors d'une des dernières séances, augure-t-il d'une histoire qui peut commencer à s'écrire ? Est-ce le témoignage que quelque chose du sujet s'écrit, s'inscrit dans le langage ?

Cela signe déjà un sujet, qui dans le trou qu'elle nomme se reconnaît et s'inscrit, et mord dans le langage.

« La trace est un terme de couture. Ce sont les premiers ponts, les premiers traits pour marquer les contours de l'ouvrage à l'aiguille ¹ », écrit Didier Castanet. C'est bien de cela qu'il a été question dans ce travail avec Olivia, marquer les contours, border, limiter la jouissance, pour éviter la chute réelle dans laquelle elle se trouvait. Border le réel a un effet direct sur le corps, qui se pacifie d'entrer, de mordre dans le langage. Et c'est ce dont témoigne Olivia dans son mouvement de bascule.

Le travail en institution avec ce type d'enfants en lien avec l'éducation spécialisée amène à réfléchir à cette articulation entre la jouissance, le corps et l'écrit. Il faut ce pas nécessaire de la coupure, du bord, pour pouvoir entrer dans quelque chose qui ait à voir avec l'écriture, dont le dessin fait souvent trace.

Si le langage est premier, l'écriture rend compte de la structure intime des choses. L'écrit n'est pas le langage, mais il ne se construit que de sa référence au langage. L'écrit permet d'interroger le langage,

1. D. Castanet, « Ça trace », *Trèfle*, n° 2, 1999.

d'interroger l'ordre symbolique qui résulte du langage. C'est précisément ce qu'écrit Marie-José Latour dans la plaquette d'introduction à cet après-midi : « La façon dont chacun a eu de se laisser imprégner par le langage induit dès le départ un rapport entre les mots et le corps. »

Et la chair s'est faite verbe...

Ce titre emprunté au livre de Martine Menès² traite de la construction logique du sujet et reprend cette idée : l'humain se construit en avalant les mots de l'Autre et en les faisant siens. Freud parle du sujet en tant qu'il apparaît comme résultat d'une construction logique : la *Bejahung*, c'est-à-dire l'affirmation primordiale consistant à dire oui à l'entrée de la chaîne signifiante, soit dans le mode symbolique qui fait la spécificité de l'humain. Cette *Bejahung* se fait sur le mode de l'incorporation. Lacan reprend ce concept dans la double opération d'aliénation-séparation. Dans l'aliénation, le sujet disparaît sous les signifiants qu'il devient. Mais en passer par les signifiants de l'Autre suppose une perte, et une articulation signifiante S1/S2 dans laquelle le sujet apparaît.

C'est bien le trajet que cette petite fille effectue. Elle peut commencer à se soutenir autrement dans le monde à partir d'une séparation. Mon absence aura un certain effet chez elle, et elle va pouvoir traiter par la parole ce qui aura été un vide pour elle, et tenter de se repérer. Le jeu de cache-cache en est un exemple frappant, puisqu'elle peut devenir actrice de la séparation et non plus seulement objet, comme laissée pour compte. Elle se soustrait à mon regard, s'absente.

C'est par l'alternance de présence/absence que les premiers signifiants s'articulent symboliquement, et c'est le jeu qu'elle peut soutenir à présent sans disparaître réellement. Il y a donc une mise en fonction du sujet dans cette articulation signifiante S1/S2 (présence/absence, moi/pas moi, dedans/dehors) rendue possible parce qu'elle a trouvé une adresse, un Autre. C'est ce qui s'esquisse dans sa peinture. On ne peut pas parler d'écriture, au sens de la lettre, mais bien de la marque de la convocation de l'absence. Absence qui permet de loger un « je ».

2. M. Menès, *Un trauma bénéfique : « la névrose infantile »*, Paris, éd. Champ lacanien, 2006.

Dans l'intervalle de l'écriture de ce cas pour cet après-midi et les dernières séances, les choses continuent à se construire. Olivia demande à présent « des lettres pour écrire papa et maman », ce qui est plutôt de bon augure pour elle.

Au fil de mes lectures, je me suis penchée sur une réflexion très présente dans le travail de Lacan sur la fonction du trait et de l'écriture chinoise : la calligraphie. J'ai pris ces lectures comme des pistes de travail sur cette question de l'articulation du corps et de l'écriture. Le travail d'Olivia me semble bien l'illustrer.

Dans *D'un discours qui ne serait pas du semblant*³, Lacan rappelle que *wen* en chinois veut dire « écriture » mais aussi « culture ». « Wen, c'est écrit [...] tâchez tout de même de l'écrire, parce que, pour les Chinois, c'est le signe de la civilisation. » Il est intéressant de remarquer la façon dont il s'écrit, ou s'écrivait initialement : cela ressemble fort à un tatouage sur le corps ! Ce que Lacan situe comme expression de jouissance. La calligraphie chinoise, ou « discipline d'écriture », s'avère être une pure jouissance de la lettre, où il s'agit de tracer le trait unique d'un seul coup, sans rature. C'est un art corporel. Pour les Chinois, l'écriture est la domestication du corps et de la jouissance pulsionnelle, elle fraye la voie, le tao.

Toujours dans le même séminaire⁴, Lacan suggère une conjonction de l'écriture et du langage : « L'écriture n'est jamais, depuis ses origines jusqu'à ses derniers protéismes techniques, que quelque chose qui s'articule comme os dont le langage serait la chair. » On voit bien comment cette façon de traiter l'écriture, indissociable du langage, a des incidences sur le corps et la jouissance.

Pour conclure, je voudrais attirer votre attention sur un magnifique livre de Fabienne Verdier⁵, dans lequel cette jeune femme témoigne de son long parcours à travers la Chine communiste où, pendant dix années, elle va y apprendre la calligraphie. Il est des passages vraiment éclairants sur cette mise en fonction du corps, dans ce difficile apprentissage du trait, en compagnie de maître Huang : « Il me disait "Le trait horizontal est le un, et les autres traits sont le

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, p. 87.

4. *Ibid.*, p. 149.

5. F. Verdier, *Passagère du silence*, Paris, Le livre de poche, 2005.

deux ; ils donnent naissance aux milliers de caractères. Le trait est une entité vivante à lui seul ; il a une ossature, une chair, une énergie vitale. Il faut saisir les mille et une variations que l'on peut offrir dans un unique trait". Je me suis exercée pendant des mois. Après deux saisons d'exercices infernaux, j'avais fini par comprendre le processus mental indispensable. C'était une leçon magistrale ⁶. »

6. *Ibid.*, p. 109-112.